

ÉTUDES DE PHARMACOLOGIE ARABE

TIRÉES DE MANUSCRITS INÉDITS⁽¹⁾

(avec une planche)

PAR

MAX MEYERHOF.

IV. — LE RECUEIL DE DESCRIPTIONS

DE DROGUES SIMPLES DU CHÉRIF AL-IDRĪSĪ.

Après avoir parlé du *Livre des Simples* d'Ahmad al-Ğāfiqī, le plus grand botaniste des médecins arabes-espagnols, nous allons vous présenter ici nos observations sur un ouvrage du même genre et de la même époque, composé par un prince d'origine marocaine, livre qui est cité plus de deux cents fois, aussi fréquemment que celui d'al-Ğāfiqī, dans le grand recueil de drogues composé par Ibn al-Bayṭār. C'est un droguier dont le titre était jusqu'à présent inconnu et qui fut composé vers le milieu du XII^e siècle en Sicile; son auteur est Abū 'Abdallāh Muḥammad ibn Muḥammad ibn 'Abdallāh ibn Idrīs, petit-fils d'Idrīs II, dernier prince hammūdite de Malaga en Espagne, et parent des Chérifs ḥasaniens du Maroc méridional. C'est pourquoi il est connu des Arabes sous le nom d'as-Śarif al-Idrīsī, tandis que les Européens l'ont appelé *Edrisi*. Les auteurs arabes font de plus précéder son nom du titre honorifique : *Al-Ālī bi'llāh* (« Le haut placé auprès d'Allāh »).

Né à Ceuta, au Maroc, en 493/1100, le Chérif fit ses études à Cordoue⁽²⁾, entreprit ensuite des voyages, surtout dans l'Afrique du nord, et émigra à la suite d'événements politiques en Sicile, où il fut très bien

⁽¹⁾ Communication présentée en séance du 10 février 1941.

⁽²⁾ D'après Léon l'Africain, il étudia la philosophie, la médecine, les mathématiques et l'astronomie.

reçu à Palerme par le roi normand arabophile Roger II. C'est là qu'il compléta, peu avant la mort du souverain, en 1154, la description de la grande carte du monde confectionnée sur une géante plaque d'argent qui se trouvait dans le palais du roi. Telle est la meilleure géographie du moyen âge illustrée de 70 cartes, livre célèbre intitulé *Nuzhat al-Muṣṭaq* ou *Al-kitāb al-Ruğārī* (« le livre pour Roger »). Il composa ensuite un ouvrage géographique encore plus volumineux, qu'il appela *Rawd al-uns*, pour le successeur de Roger, le roi Guillaume I^{er}. Il n'existe que des extraits de ces deux livres importants, et jusqu'à présent nous n'en possédons aucune édition compétente⁽¹⁾. La traduction latine de quelques passages de ces extraits a répandu la réputation scientifique du Chérif en Europe. Il mourut en 560/1166, année de la mort de son protecteur Guillaume. Les Arabes appellent aussi le Chérif : *as-Siqilli* (« Le Sicilien »).

Dans les fragments de son ouvrage géographique, al-Idrīsī s'avère bon connaisseur des animaux, des plantes et des minéraux des pays qu'il a décrits. Mais ce n'est que Lucien Leclerc, l'historien de la médecine arabe, qui a attiré l'attention sur le livre pharmacologique du Chérif, mentionné plus haut⁽²⁾. Ibn Abī Uṣaybi'a⁽³⁾ ne consacre au Chérif pharmacologue que les deux lignes suivantes : « Il était un excellent connaisseur des remèdes simples, de leurs usages, de leurs origines et de leurs qualités; il a composé un livre sur les remèdes simples. » C'est ce livre dont Ibn al-Bayṭar a extrait ses nombreuses citations. Cet ouvrage fut considéré comme perdu. En 1928, le Dr Ritter, à présent professeur de langues sémitiques à la Faculté des Lettres de l'Université d'Istanbul, a eu l'obligeance de me signaler le manuscrit arabe n° 3610 de la bibliothèque *Fatih*, à Istanbul, qui contient la première moitié du livre pharmacologique d'al-Idrīsī. J'en ai étudié la photocopie et publié une description préliminaire⁽⁴⁾.

⁽¹⁾ Voir la bibliographie chez BROCKELMANN, *Geschichte der arabischen Literatur*, Supplément, vol. I (Leiden 1937), p. 877.

⁽²⁾ L. LECLERC, *Histoire de la médecine arabe*, t. II (Paris 1876), p. 65-70.

⁽³⁾ 'Uyūn al-anbā', éd. du Caire 1882, t. II, p. 52.

⁽⁴⁾ M. MEYERHOF, *Ueber die Pharmakologie und Botanik des arabischen Geographen Edrisi*, dans *Archiv f. Geschichte der Mathematik, der Naturwissenschaften und der Technik*, vol. XII (Leipzig 1929), p. 45-53; IDEM, *Die allgemeine Botanik und Pharmakologie des Edrisi*, *Ibid.*, p. 225-236.

Le manuscrit en question mesure 35 cm. sur 25, l'écriture de chaque page occupe 24,5 sur 16,5 cm. et comprend 25 lignes d'un *nashī* calligraphié clair, souvent manquant de points diacritiques, mais vocalisé et bien lisible. La fin du manuscrit manque ainsi que la date; le professeur Ritter pense que la copie fut faite au début du VII/XIII^e siècle. Les inscriptions des propriétaires du manuscrit indiquent entre autres un certain Ibn al-Mu'ammil, portant comme date 804/1401; c'est probablement un descendant d'une famille arabe-espagnole bien connue établie à Séville et à Grenade. Il y a aussi le timbre des Waqfs du Sultan Maḥmūd de Turquie, qui régna de 1730 à 1754. Le manuscrit comprend 148 folios, 296 pages, et, puisqu'il contient les articles sur les drogues commençant par les premières 14 lettres de l'alphabet arabe (qui en contient 28), ce manuscrit unique a conservé juste la moitié de l'ouvrage d'al-Idrīsī. Ce grand fragment est suffisant pour se rendre compte de l'importance de ce livre, qui fut certainement écrit sous l'influence de celui d'al-Ğāfiqī; mais il s'en distingue sous plusieurs rapports. Le fragment comprend deux volumes (*sifr*) du livre entier, qui en eut donc quatre; à la fin du premier volume, à la page 173, nous trouvons la notice suivante :

« Fin de la première partie du *Livre du recueil de descriptions des qualités des plantes, des espèces et des genres de remèdes simples tirés des arbres, des fruits, des racines, des fleurs, des organes d'animaux, des minéraux et des terres*, composé par Muḥammad ibn Muḥammad ibn 'Abdallāh ibn Idrīs, le Haut Placé auprès d'Allah, l'Andalou. » Ce long titre du livre est en prose rimée. Nous le reproduisons en arabe que voici :

تم السفر الأول من الكتاب الجامع لصفات أشتات النبات وضروب أنواع المفردات من الأشجار والثمار والأصول والأزهار وأعضاء الحيوانات والمعادن والأطيان : تأليف محمد بن عبد الله بن إدريس العالى بالله الأندلسى

« Le copiste dit : « Voici ce qu'a écrit l'auteur sus-mentionné de sa propre main dans le manuscrit original dont fut copié ce modèle : suivra la deuxième partie commençant par (le nom) *hamāmā* ». Il (le copiste) ajoute : « J'ai trouvé inscrit sur le dos du manuscrit ce qui suit : Explication des noms qu'on trouve dans le premier volume et que j'ai recueillis des

« ouvrages d'Abū Yūsuf aṣ-Šiqillī (« le Sicilien »). » Ce savant n'est connu que sous cette dénomination, mais il était peut-être un élève ou un descendant du Chérif. Il y avait des descendants d'al-Idrīsī en Tunisie encore au IX/XV^e siècle. Al-Idrīsī, suivant le modèle du livre d'al-Ğāfiqī, avait annexé à chaque chapitre une « explication par ordre alphabétique des noms de drogues inconnus ». On trouve chez lui aussi deux pages de synonymes, et dans certains articles de la deuxième partie encore quelques noms surajoutés par Abū Yūsuf aṣ-Šiqillī, donc ne provenant pas d'al-Idrīsī lui-même. En effet, la deuxième partie commençant par la drogue *hamāmā* (*amomum*, *Amomum racemosum*) est précédée d'une collection de recettes insérées par Abū Yūsuf.

L'arrangement du livre d'al-Idrīsī est le même que celui d'al-Ğāfiqī : Son introduction est assez longue et contient une diatribe contre les médecins ignorants qui ne connaissent pas les ouvrages classiques de leurs prédécesseurs. Il exalte la *Matière médicale* de Dioscoride qui lui a servi de bréviaire et de guide. Il énumère ensuite une série de remèdes qui étaient inconnus des Grecs et qui furent introduits dans la pharmacologie par les Arabes. Puis il donne un précis de botanique et un autre de pharmacologie générale; le premier est très intéressant, tandis que le deuxième suit entièrement le système de Galien. Ensuite, commencent les articles de la première partie, comprenant les lettres *alif* à la moitié du *hā'*, numérotés, au nombre de 360, et la deuxième partie comprend 250 articles finissant par la lettre *nūn*. La dernière drogue discutée est *nīlağ* (*indigo*, *Indigofera tinctoria L.*). Les dernières pages du manuscrit manquent. Chaque article commence par établir si la drogue en question était connue de Dioscoride ou non. Ensuite, l'auteur donne les synonymes en arabe, grec, persan, hébreu, syriaque, latin (ce qui veut dire souvent en espagnol)⁽¹⁾ « franc » (italien ou français) et berbère. Il y a aussi des synonymes en indien, turc et kurde, mais nous doutons que ces noms proviennent d'al-Idrīsī lui-même. Nombreuses sont les lacunes et les mutilations des noms dans le manuscrit; c'est ce qui en rend une édition

⁽¹⁾ J'ai pu recueillir des ouvrages d'al-Ğāfiqī, d'al-Idrīsī et du glossaire de Maïmonide, une liste de plus de 360 noms espagnols de drogues transcrits en arabe. J'espère la publier plus tard dans la revue orientaliste espagnole *al-Andalus*.

intégrale impossible. Ensuite, l'auteur parle des qualités, de l'aspect, de l'origine, de l'usage médical et de l'utilité de la drogue en question; ces derniers renseignements sont chez lui beaucoup plus détaillés que chez al-Ğāfiqī, qui s'intéresse aux remèdes plutôt en naturaliste qu'en médecin. On voit bien qu'al-Idrīsī avait étudié les ouvrages des médecins anciens, mais il donne aussi des remarques sur certaines drogues qui étaient inconnues de ses prédécesseurs. Il parle de préférence des produits de l'Espagne et du Maroc, et il est bien familiarisé avec les habitudes et les noms des peuples berbères de l'Atlas. Ses articles sur la thérapeutique sont souvent étendus, et ses remarques sur la valeur des drogues quelquefois très justes. Nous en verrons des exemples à la fin de cette étude. Quant aux noms grecs, il distingue le grec ancien (*yūnānī*) du grec moderne (*īgrīqī*); il est probable qu'il ait pu se renseigner sur le grec moderne et l'hébreu à Palerme, où les deux langues étaient très répandues à son époque parmi les Grecs byzantins, les nombreux habitants et les médecins juifs.

Nous vous donnons à présent la traduction des parties les plus intéressantes de la longue introduction du *Recueil de descriptions des drogues* de notre Chérif al-Idrīsī :

[page 2 du ms. 3610 *Fatih*] « Le Seigneur estimé de généalogie réputée, le savant Muḥammad ibn Muḥammad ibn 'Abdallāh l'Andalou, le Ḥusaynite (*sic !*), le Haut-Placé auprès d'Allāh, le connaisseur de l'art médical (*al-mutatabbib*) — qu'Allāh lui pardonne! — dit ce qui suit :

« Certains de nos contemporains s'occupent de choses dont ils n'ont aucune connaissance et réclament pour eux-mêmes des titres de la « science des herbes, arbres, minéraux et animaux qui forment la matière » (*hayūlī = ὕλη*) et la base de la médecine. Ils prétendent posséder la « connaissance de ce qu'a transmis l'excellent Dioscoride dans son livre » et de pouvoir expliquer l'inconnu dans les autres livres qui furent composés sur cette science; comme p. e. le livre d'Iṣṭifān (Stéphane)⁽¹⁾ sur

⁽¹⁾ Peut-être le médecin byzantin Stéphanos Magnetès, ou bien Iṣṭifān ibn Bāsīl, élève de Hunayn (voir note 2 à la page suivante) et traducteur de la *Matière médicale* de Dioscoride.

«les *Simples*, le livre de Galien sur les *Simples*⁽¹⁾, le *Livre des remèdes simples* de Ḥunayn ibn Ishāq⁽²⁾, le *Livre de l'utilité* d'Ibn Sarāfiyūn⁽³⁾, le «livre des plantes d'Ibn Ḡulḡul⁽⁴⁾, le livre des *Simples* de Ḥalaf ibn 'Abbās az-Zahrāwī⁽⁵⁾, le *Livre indépendant (al-muṣtagñī)* de l'Israélite⁽⁶⁾, le *Livre de l'appui sur les remèdes* d'Ibn al-Ġazzār⁽⁷⁾, le *Livre du choix* d'Ibn Wah-šiyya⁽⁸⁾, le livre d'Ibn Samaḡūn le droguiste⁽⁹⁾, le *Livre de l'information* d'Ibn al-Kattānī⁽¹⁰⁾, le livre d'Abu'l-Muṭarrif 'Abd ar-Rahmān ibn Wā-fid⁽¹¹⁾, le livre d'Abu'l-Ḥayr de Séville⁽¹²⁾, et même les livres des auteurs «qui ont vécu après ces derniers.» Il continue : «Mais la foule (de praticiens) a des prétentions invraisemblables, puisqu'ils ne comprennent pas un seul de ces livres énumérés, n'ont pas été en contact avec un savant, n'ont pas fréquenté les collèges, n'ont pas visité les personnes qui leur sont supérieures en connaissance et n'ont pas tâché de vérifier

⁽¹⁾ C'est le *De simplicium medicamentorum temperamentis ac facultatibus*, traduit en arabe par Ḥunayn ibn Ishāq.

⁽²⁾ Le célèbre traducteur chrétien à Bagdad (809-873 ap. J.-C.). Il corrigea la traduction de Dioscoride par son élève Iṣṭifān (note 1) et composa lui-même des traités sur les *Simples*.

⁽³⁾ Yūhannā ibn Sarābiyūn (Bagdad, au ix^e siècle ap. J.-C.) composa une encyclopédie pharmacologique qui fut traduite en latin.

⁽⁴⁾ Médecin maure-espagnol du x^e siècle ; son traité existe à Bankipore (Indes anglaises).

⁽⁵⁾ C'est *Abulcasis* des Latins ; son livre des *Simples* occupe les parties 27-29 de son encyclopédie médicale (*At-tasrif*).

⁽⁶⁾ C'est Ishāq ibn Sulaymān (mort vers 932 ap. J.-C.) en Tunisie.

⁽⁷⁾ Un élève du précédent ; des fragments de son livre sont conservés en manuscrit dans la bibliothèque du Musée britannique.

⁽⁸⁾ Écrivain de mauvaise réputation, auteur d'une *Agriculture nabathéenne*, mélange de superstitions et de folklore.

⁽⁹⁾ Médecin maure-espagnol du xi^e siècle ; un grand fragment de son livre fut récemment acquis par le Musée britannique.

⁽¹⁰⁾ Contemporain du précédent ; Leclerc (*Hist. de la méd. arabe*, t. I, p. 428) l'appelle Ibn al-Kinānī.

⁽¹¹⁾ Médecin et ministre maure-espagnol (mort après 1068), connu des Latins sous le nom d'*Abenguefith*.

⁽¹²⁾ Connu seulement par des citations par Ibn al-'Awwām (*Agriculture arabe-espagnole*, xii^e siècle).

«quoi que ce soit des plantes et de distinguer leurs espèces douteuses. Au contraire : chacun d'eux s'est contenté de ce qu'il avait sous la main, a suivi son caprice, a confondu le connu avec l'inconnu et l'incompris avec le compris, et s'est borné à la connaissance d'une petite partie de notre vaste science. Quand j'ai vu qu'ils ont confus et commis des erreurs... J'ai étudié les livres de mes prédecesseurs, les ai comparés entre eux et j'ai trouvé alors que certains étaient trop longs, d'autres trop courts, d'autres avaient des collections de textes différents, et d'autres avaient omis ce qui est inconnu et mentionné (seulement) le connu.»

«C'est alors que j'ai étudié la source de laquelle ils avaient puisé leur connaissance, le trésor dont ils avaient emprunté. Je veux parler du livre du Grec Dioscoride qu'il avait composé sur les remèdes simples végétaux, minéraux et animaux. J'en fis mon bréviaire (*mushaf*) et l'étudiai avec zèle, jusqu'à ce que j'appris par cœur tout son contenu scientifique, après avoir examiné ce qu'il avait omis : comme par exemple le myrobolan jaune, indien et chébule, la casse (du canéfier), le tamarin, le myrobolan belléric et emblic, le galanga, les graines de paradis, la noix muscade, la cubèbe, les clous de girofle, la zédoaire, le doronic, le bēhen blanc et rouge, la noix d'arec, le sucre de bambou, le bétel, l'épine-vinette, le piment (poivre d'Inde), le polycarpe (*qalīqalūn*), la cerise mahaleb, la noix de coco, l'orange, le limon, le musc, l'amaranthe, l'anacarde, le jasmin, le bambou, le camphre, l'artichaut sauvage, le sangdragon, le bois de santal et de sapan (brésillet des Indes), le bois de teck, la banane, le henné⁽¹⁾, le rubis, le diamant, le bézoard, l'aérite, le lichen comestible, le kamala, la rose [page 3] de Jéricho (*šagārat al-kaff*), la coque du Levant, la groseille (*ribās*), la gesse, le haricot mungo, l'épinard, l'estragon, le souchet comestible, la rottière des teneuriers, le curcuma, le poireau et beaucoup d'autres remèdes. Toutes ces plantes ont été omises par ces auteurs, pour les raisons que j'ai déjà citées, soit qu'ils les ignoraient, soit qu'ils n'avaient jamais entendu parler d'elles...» Il continue : «J'ai composé alors ce livre, et ai arrangé tous ces noms par ordre des lettres de l'alphabet (*abḡad*) afin que celui qui l'étudie puisse trouver sans peine et sans délai tout ce

⁽¹⁾ Dans le texte *ḥiyār* (concombre), erreur évidente de copiste ; il faut lire *hinnā*.

« qu'il cherche. J'y ai ajouté la mention de toutes les plantes qu'avait omises notre maître Dioscoride d'Anazarbe, je les ai disposées selon les quatre degrés⁽¹⁾ et ai expliqué leurs propriétés spécifiques d'après ce que nous avons trouvé inscrit dans les ouvrages des anciens et des sommités modernes, et j'ai fait de tout cela un résumé... »

« Je l'ai appelé le *Livre du recueil de descriptions des genres de plantes, des espèces de drogues simples tirées d'arbres, de fruits, d'herbes, de fleurs, d'animaux et de minéraux* et j'ai donné l'explication du glossaire de leurs noms en syriaque, grec, persan, latin et berbère... »

« Nous disons que les plantes sont des créations dont il est facile de comprendre l'extérieur qui est visible et manifeste. Mais les principes créateurs sont cachés et ont besoin d'être étudiés. C'est ce que les philosophes appellent les facultés naturelles, les savants (théologiens) les anges et les armées d'Allāh, qui procurent l'éclosion des plantes, la naissance des animaux et la genèse des métaux; les docteurs l'appellent les âmes microcosmiques (*nūfūs ḡuzwīyya*). Les explications (de ces noms) sont différentes, mais la signification est la même.

« Chaque plante a une forme propre et réservée à son espèce, comme si elle était façonnée dans des moules différents, mais leur conservant leur genre. Et chaque plante se distingue par un suc (*kīmūs* = *χυμός*), et le suc n'a qu'un mélange déterminé et ce n'est qu'un genre de plantes qui possède ce même suc. Si elles sont arrosées de la même eau, si elles poussent dans la même terre, si le même vent les agite et la même chaleur solaire les fait mûrir en une matière (*hayūhī* = *ὕλη*) primaire créée à se métamorphoser, les matières secondaires qui en dérivent n'acceptent que les formes qui leurs sont spécialement assignées. Par exemple : la terre et l'eau sont fournies pour les plantes du blé et du lin : du blé provient la farine, de la farine la pâte, de la pâte le pain; de la plante du lin provient le fil, et du fil la chemise et le pantalon. Selon cet exemple, les conditions des plantes les modifient de sorte que l'humidité de l'eau et les substances fines des parties de la terre, si elles parviennent dans les vaisseaux des plantes, y subissent un changement,

⁽¹⁾ C'est-à-dire les degrés de leurs qualités (chaud, froid, sec, humide) établis par les Grecs.

« et sont transformées en un suc [page 4] quelconque qui a un mélange quelconque; ce mélange n'est donné qu'à ce genre de plante, il en décide (la forme de) ses feuilles, fleurs, fruits et graines.

« De plus le Créateur, l'ILLUSTRE et Tout-Puissant, a pourvu l'âme végétale (*an-nafs an-nabātiyya*) de sept facultés actives qui sont : la faculté attractive, la retentrice, la digestive, la défensive, la nutritive, la formatrice, et la faculté qui fait croître. Chacune de ces facultés a une action différente des autres dans le corps des animaux et des plantes. Ainsi, par exemple, si la faculté attractive suce l'humidité dans les vaisseaux, comme les ventouses attirent le sang, et les parties terreuses fines sont attirées en même temps, à cause de la force de la faculté attractive, et quand cette matière (*māddā*) fine arrive dans les vaisseaux des plantes, la faculté digestive la fait mûrir et il en devient un suc (*kīmūs*) formant un mélange adapté au volume des vaisseaux. Ensuite, la faculté nutritive la reçoit et la modèle en chaque forme qui correspond à cette matière et elle (la plante) augmente dans ses diamètres en longueur et largeur. Quant au résidu de cette matière qui est fine et raffinée, elle (la force nutritive) le pousse dans les pointes des branches, et la faculté attractive les y attire. Cette faculté ne cesse de réitérer son activité d'attraction et de digestion, jusqu'à ce qu'une adaptation à la genèse des feuilles, des fleurs, des calices, des semences et des fruits naîsse de ce mélange et qu'une croissance des diamètres de la plante en longueur et en largeur se fasse. Cette même substance poursuit sa maturation et son raffinement au point de devenir assez fine pour servir de matière à la pulpe des graines; elle constitue alors la farine, l'huile (éthérique), l'huile grasse, la couleur, le goût, l'odeur et toutes (les qualités) différentes quant à leur nature, leur utilité, leur nocivité et leurs tempéraments selon leurs degrés, dans la mesure de ce qui sera discuté ci-après à tour de rôle, si Allāh le veut! Toutes ces actions que nous avons mentionnées sont des actions de l'âme végétale qui sert l'âme animale et occupe une place intermédiaire entre elle et les quatre éléments⁽¹⁾; elle leur offre

⁽¹⁾ L'âme végétale est soutenue par Aristote, et surtout par les Stoïciens et les Néo-Platoniciens; Galien conteste son existence. Voir, à ce sujet, le chapitre *On Plants* dans Th. E. LONES, *Aristotle's Researches in Natural Science* (London 1912), p. 95-97.

« avec ses vaisseaux son suc comme avantage, le reçoit, le cuit et l'offre à l'animal comme une nourriture raffinée, pure, agréable, bonne et saine, tout cela comme un bienfait d'Allâh, le Glorieux et Tout-Puissant.

« Les plantes existent sous deux formes, l'une est l'arbre, l'autre l'herbe. L'arbre est ce qui possède un tronc qui s'élève dans l'air et qui dure toute l'année sans se dessécher. L'herbe, au contraire, est ce qui ne s'élève pas dans l'air, mais se répand à la surface de la terre; parfois elle s'accroche à un arbre et s'élève avec lui dans l'air, pour charger sur lui la lourdeur de ses fruits et pour se soulager, comme par exemple la vigne, le liseron, la courge, le lierre (*gâlbûb*) et d'autres plantes pareilles. Dans l'arbre se réunissent les neufs parties que voici : la racine, le tronc, les branches, l'écorce, les feuilles, les fleurs, les semences, les fruits et la résine; l'arbre qui possède toutes ces parties est appelé « complet ». Incomplet est l'arbre auquel manquent une ou plusieurs de ces parties, comme le platane, le saule, le tamarin et leurs semblables. Il y a aussi des arbres qui sont plus complets que d'autres. Il y a en outre certaines espèces de plantes et d'arbres dont les feuilles tombent chaque année et qui repoussent au cours de l'année suivante; et il y en a dont les feuilles ne tombent ni en hiver ni en été, comme l'olivier, l'oranger, le laurier, le caroubier, le cyprès, le genévrier sabine, le pistachier, le térébinthe et leurs semblables.

« Les espèces de plantes et d'arbres se distinguent par leur fraîcheur, leur dureté, leur couleur, leur taille haute ou petite, tout ceci étant en relation avec la qualité de la terre, son humidité, sa rugosité ou son manque d'humidité, selon les régions. Il y en a [page 5] qui croissent sur les rives des fleuves et sur les côtes de la mer, ou qui croissent dans les eaux stagnantes, les marais et les étangs, il y en a qui poussent dans les cimetières et dans les décombres, d'autres dans les montagnes et rochers; il y en a qui sont cultivées intentionnellement et d'autres qui poussent spontanément comme le capillaire (*aš-šâqar aš-šâri*) et le marrube blanc (*hašiš al-kilâb*), il y en a qui paraissent en printemps, d'autres en été, et d'autres en automne. Nous allons décrire les autres espèces et tout ce qui mérite d'être mentionné à sa propre place. »

A la fin de sa longue introduction, al-Idrîsî donne encore une liste des vertus des remèdes simples et de leurs seize qualités spécifiques, par exemple la force émolliente, attractive, maturative, apérente, purgative, etc., qu'il appelle les forces primaires; il appelle secondaires les vertus des remèdes qui actionnent dans les différents organes. Ensuite, l'auteur commence la longue série des articles en ordre alphabétique.

Nous vous donnons comme exemples les traductions de deux articles des plus courts :

[Tome II, p. 213] 89. « *Kundur* (encens)⁽¹⁾; on l'appelle *bastaq*⁽²⁾. Dioscoride l'a mentionné dans son premier livre et l'a appelé *λευκός* en grec, et aussi *σταύριας* (Diosc., I, 68). En indien, on l'appelle *alūṭā* (?); en persan, *kabāh*, en latin, *thus*; en syriaque, *lēvōntā* et en hébreu *lēvōna* לְבָנָה. C'est la résine d'un arbre qui croît dans le pays de 'Omān et il ne croît nulle part ailleurs. C'est un arbre épineux qui n'atteint que la hauteur de trois aunes ou moins. Il a des feuilles minces ressemblant à celles du *butm* (térébinthe), mais qui sont beaucoup plus nombreux qu'eux. Il a un fruit comme celui de la myrte, presque identique, et si (l'arbre atteint) la hauteur de son volume, il en sort un latex qui devient solide et forme l'encens connu. Sa couleur est blanche tirant vers le jaune; cette résine est dure et laisse échapper à la fumigation une odeur agréable. Il en existe une espèce blanche qui, brûlée, développe l'odeur du mastic; on l'appelle en grec *μυρσινίτης*⁽³⁾.

Il est sec au premier degré, chaud au troisième degré, et un peu astringent; sa deuxième force (vertu) chauffe, dessèche et éclaire l'amblyopie, remplit les ulcères invétérés, les fait cicatriser, et fait coller... les plaies sur lesquelles il est appliqué. Si l'on en prend pendant trois jours, ou sept, tous les jours un *mitqâl*, avec de l'eau fraîche, il est utile et a donné ses preuves d'utilité contre la polyurie et l'incontinence d'urine; et si l'on en prend à la dose d'une drachme il est utile contre l'hémoptisie

⁽¹⁾ Du grec *χόρδης* i. e. écorce.

⁽²⁾ C'est la forme arabe du nom persan *bustak*.

⁽³⁾ Ici al-Idrîsî est dans l'erreur; le *myrsinites* de Dioscoride (IV, 164) est une espèce d'euphorbe.

et empêche les hémorragies de tout endroit et il empêche la propagation d'ulcères malins. S'il est mélangé à l'axonge de porc ou de canard, il guérit les ulcérations causées par les brûlures par le feu et les gerçures causées par le froid. S'il est mélangé au miel, il guérit le panaris, la toux, l'expectoration, etc. En général, l'écorce d'encens est plus sèche et dessicative que l'encens même et la force de sa fumée fait amender les enflures chaudes de l'œil (ophthalmies), améliore les cils des paupières, les coins internes relâchés et corrodés, arrête la chute des cils, supprime l'éphora, fait amender la tumeur oculaire appelée cancer... (une lacune), et, si quelqu'un persévère dans l'absorption de l'encens tous les jours, cela lui facilite de supporter les coups de fouet. »

[Tome I, p. 90] « *Ginā' ahmar* (arbousier, *Arbutus Unedo L.*) : Dioscoride l'a mentionné dans le livre I^{er} et appelé en grec *κόμαρος*; en arabe, c'est *qāṭīl'abīhi*⁽¹⁾, en persan *labah* (lire : *al-buḡg'*), en syriaque⁽²⁾... (lacune), en indien *madākāh* (?), en berbère *saminuwa* (lire : *asasnu*), en latin *matronia* (espagnol *madroño*) et il est appelé *uva de lupo*⁽³⁾, ce qui veut dire « suc pour ours ».

Cet arbre est touffu et luisant; il appartient aux petits arbres; il s'élève sur un tronc qui est épais et il a des rameaux abaissés [p. 91] et des feuilles pareilles à celles du coing, mais plus petites; il a des fleurs blanches et les rameaux sont droits à écorce mortifiée de couleur rougeâtre. Ses feuilles sont plus minces que celles du coing; il porte un fruit globuleux et qui devient plus tard grand comme une noix de galle, de la forme d'un coing, et quand il mûrit il est rouge sanguin pur. Il a, à l'intérieur, des graines molles qui, quand on les mange, se transforment dans la bouche comme se transforme le lait. Il a des semences minces dont la faculté est froide et sèche au premier degré. Il est mauvais pour l'estomac, étourdit et cause de la céphalée. Quand on se rince la bouche avec la décoction de ses feuilles, il resserre les gencives saignantes, etc... »

⁽¹⁾ « Qui tue son père »; appelé ainsi parce que ses fruits ne se dessèchent jusqu'à ce qu'une nouvelle pousse sorte de terre.

⁽²⁾ D'après les dictionnaires syriaques : *gīrgīsā*, *qatlā abōhā* et *šōhēmā*.

⁽³⁾ Probablement au lieu de *uva de oso* (raisin d'ours) en espagnol.

Nous clôturons ici la révision des manuscrits inédits d'éminents pharmacologues arabes. Il est évident que la richesse du contenu et l'exactitude des descriptions de drogues placent ces ouvrages bien au-dessus de tout ce qui fut écrit dans l'occident latin avant le xvi^e siècle. Nous espérons, qu'avec le temps, il sera possible d'éditer et de traduire ces ouvrages, pour les utiliser à enrichir l'histoire des sciences.

P. 2 du manuscrit n° 3610 de la Bibliothèque *Fatih* à Istanbul, contenant le commencement du traité d'al-Idrīsī sur les remèdes simples.